

Interview d'un commissaire de police de Dakar

Témoignage recueilli par Hélène Delvaux

publié dans la Feuille d'IF n°28 de juin 2014

Mr Oumar Fary Ndao est commissaire de police à Grand Yoff, une commune de la banlieue de Dakar ; cette commune compte environ 350.000 habitants. Il a suivi le niveau 1 de gestion mentale en mars 2013 avec un groupe composé essentiellement d'enseignants. Lorsque nous sommes revenus en janvier 2014 pour continuer la formation avec le niveau 2, il était là. Voici son témoignage recueilli lors de cette deuxième formation. Un témoignage remarquable de simplicité et de profondeur ! Nous le remercions vivement d'avoir accepté de nous dire tout cela. Et bravo pour le travail accompli !

Hélène : Vous m'avez dit qu'après le niveau 1 de gestion mentale, il y a des choses qui ont changé pour vous ; ça m'intéresse de le savoir pour le dire à d'autres, pour que d'autres puissent en profiter. Est-ce que vous pourriez me dire ce qui a changé si c'est possible ?

Oumar Fary Ndao : Sachez que moi, je suis un homme de tenue, un policier. Nous travaillons au commissariat et nous rencontrons d'énormes difficultés avec certaines personnes qui sont des brigands, des hommes malhonnêtes. On a une manière de faire avec ces gens-là, et moi aussi, c'est-à-dire qu'on n'essaie pas de comprendre, on utilise la force pour les maîtriser. Cette manière de faire nous est imposée par les gens mêmes qu'on rencontre qui sont des gens violents. On est obligé de rendre coup pour coup.

Moi, quand je suis venu ici pour apprendre la gestion mentale, dès le commencement, vraiment, ça ne m'a rien dit. Je suis rentré chez moi et j'ai dit à ma femme : ce qu'on nous fait apprendre là, je n'ai jamais vu ça ! Et elle m'a dit : mais qu'est-ce que vous apprenez ? Et je lui ai dit : on nous apprend ce qui est là, l'esprit, ce qui est dans la tête. Elle m'a dit : ce n'est pas possible !

Au fur et à mesure, au fil du temps après la formation, j'ai commencé à comprendre, à voir clairement ce que c'est que la gestion mentale. Et je me suis dit que j'allais essayer de pratiquer.

Sur ce, cette histoire m'est venue au moment où je travaillais au poste de police ; mes collègues étaient partis pour faire des rondes dans la ville et ils ont ramené un lot de personnes dans lequel il y avait 7 à 8 filles. Et alors que je commençais à réfléchir et à imaginer, j'ai vu une jeune fille qui n'était pas sur la même position que les autres.

H : Qu'est-ce qu'elle avait de particulier ?

OFN : Sa manière de faire était différente des autres. Elle pleurait ; les autres étaient là assis et quand on lui demandait de s'asseoir, elle ne voulait pas s'asseoir ! Elle était comme quelqu'un qui est sorti du néant, qui n'a rien compris. Je me suis dit : tiens, celle-là, il y a quelque chose ! Je les ai gardés jusqu'à deux heures du matin ; j'ai appelé cette dernière : « Fatou, venez me voir ». Elle est venue : je lui ai acheté quelque chose à manger et puis je lui ai dit d'aller aux toilettes parce qu'elle était un peu sale ; puis j'ai pris une chaise, je l'ai mise à côté de mon bureau et j'ai dit : asseyez-vous !

A partir de ce moment je voulais qu'elle évoque, qu'elle dise ce qu'elle avait dans sa tête, là, maintenant ; je la considérais comme ma fille, je lui ai demandé de ne pas me voir comme un policier. Je lui ai demandé : qu'est-ce qui s'est passé au juste ? Qu'est-ce qui vous a poussé ?

Pourquoi avez-vous fait ces actes ? Pourquoi restez-vous dans la rue jusqu'à cette heure ? Je voulais qu'elle me parle honnêtement. C'est ainsi qu'il y a une confiance qui s'est établie et elle a parlé :

- Voilà j'ai un problème.
- Quel est votre problème ?
- J'habite avec mon père. Ce dernier a dévasté ma mère et je vis dans la maison avec ma tante. Mais malheureusement, j'ai beaucoup de difficultés là-bas.
- Ah bon ? Des difficultés ? Est-ce que vous pouvez m'en parler de ces difficultés ?

Mais elle n'arrivait pas à parler. Alors j'ai dit :

- Vous ne voulez pas dire ce qui se passe ! Mais sachez que si vous ne me dites pas ce qui se passe chez vous et ce qui vous a poussé à agir, moi je n'aurai pas l'occasion de vous donner des conseils.

Elle a réfléchi et elle a commencé à me dire :

- Quand je me lève le matin, si mon père est parti au travail, il ne me donne pas le petit déjeuner. A midi, quand je reviens de l'école, je ne mange pas. Il met tout dans la cuisine et il ferme. Il est arrivé un moment où la faim me prenait au ventre et je ne pouvais plus résister. Et je ne pouvais pas dire ça à mon père au risque qu'il y ait des problèmes. J'ai fui pour aller chercher de quoi manger.

H : Ce qui est nouveau pour vous dans ce cas c'est votre attitude : une attitude d'écoute ?

OFN : Oui, une attitude d'écoute et de compréhension.

H : Est-ce que ça veut dire que par la gestion mentale qui insiste sur ce qui se passe dans la tête, au fond, vous vous êtes dit qu'il y a quelque chose chez chacun ? Que chacun est quelqu'un d'important ? D'intéressant ?

OFN : Oui, effectivement.

J'ai dit à la jeune fille : je vous propose quelque chose. Est-ce que votre papa est à la maison ?

- Oui.
- Est-ce que vous pouvez me donner l'occasion d'aller ensemble chez vous ?

Elle me dit :

- Super ! Mais mon papa est difficile, il ne va jamais vous écouter.
- Non. Ça c'est mon domaine, c'est entre moi et lui. Le matin de très bonne heure, on va aller ensemble chez vous.
- D'accord !

Je l'ai écartée du lot pour sa confiance et le matin de très bonne heure, je suis allé voir le commissaire. Je lui ai expliqué le cas de cette fille et j'ai dit que je voulais la ramener chez ses parents. Il m'a dit : ça c'est une bonne chose, il n'y a pas de problème.

Je l'ai mise dans ma voiture et je suis allé de très bonne heure chez le père. Nous sommes entrés dans le salon : il vient.

- Bonjour.
- Bonjour . Cette ... , cette ... , excusez-moi, qu'est-ce qu'elle fout ici ?
- Monsieur, je vous en prie, je suis venu avec elle et j'aimerais vous parler.
- Ah bon ! Qu'est-ce qu'elle a encore fait (sur un ton très en colère) ?

J'étais en tenue. Et j'ai dit :

- Elle n'a rien fait. Je l'ai analysée, je l'ai écoutée, elle m'a parlé, elle m'a convaincu. C'est pourquoi je voudrais vous parler en tant que père.
- Ok, c'est bon !
- Ce que je veux savoir : cette jeune fille-là, est-ce que (et je ne vous parle pas en tant que policier, mais en tant que père), est-ce que réellement vous pouvez me dire ce qui l'a poussée à faire ça, cette tactique qui est dangereuse dans cette capitale ?
- Ah oui, oui, elle vagabonde, elle traîne, elle ne vient pas à l'heure, au moment de manger on ne la voit pas, elle a l'habitude !

J'ai demandé à la fille de sortir. Et je me suis adressé au papa : votre fille, elle réfléchit, vous ne pouvez pas la connaître parce qu'elle a peur de vous, elle a peur de votre réaction. Mais si jamais vous lui donnez l'occasion de s'asseoir et que vous lui posez la question du pourquoi, elle va vous répondre. Elle m'en a parlé mais je pense que ce n'est pas à moi de le dire. J'aimerais, après mon départ, une journée, vous l'appeler, vous l'invitez à s'asseoir, vous lui donnez la confiance, vous lui laissez le temps de réfléchir et de parler. Et vous l'écoutez !

- D'accord ! Je suis d'accord. Moi, tout ce qui est pour le bien de mes enfants, je suis d'accord. Je vais l'écouter.
- Surtout vous lui donnez d'abord la confiance et comme ça, elle va pouvoir évoquer !

Je lui ai donné mon numéro de téléphone et il m'a donné le sien. Je suis parti.

Le lendemain, la tante est partie au marché et il a appelé la jeune fille. Elle lui a demandé de lui acheter le petit déjeuner. Il l'a fait et lui a dit : on va déjeuner ensemble.

La jeune fille s'est dit : qu'est-ce qui se passe ? Mon père m'appelle pour qu'on déjeune ensemble ? C'est le paradis !

- Qu'est-ce qui vous pousse à faire tous ces actes-là ? Vous êtes ma fille ; si vous avez un problème, dites-le moi. Est-ce que vous pouvez me dire ce qui se passe ?
- Oui, papa, je peux le faire. Je suis dans la maison, et franchement, je meurs de faim dans cette maison. Je vais à l'école le matin, je ne mange pas ; je reviens à midi, ma tante ne me donne pas à manger. Je n'osais pas vous le dire ; cause pour laquelle je ne pouvais pas résister, j'étais obligée de partir !

Depuis ce jour, la fille est restée à la maison, elle a réglé tous ses problèmes, elle continue à faire ses études et elle commence à réussir. A cause de la gestion mentale !!

H : Vous êtes en train de décrire la puissance de l'écoute, de l'écoute réelle de l'autre. C'est un magnifique exemple. Est-ce qu'il y a d'autres exemples d'application dans votre métier quotidien ?

OFN : Oui, oui.

H : Toujours dans le même sens ? Même avec un brigand ?

OFN : Oui. Par exemple, j'ai quelqu'un qui est derrière moi, il est gardé. C'est une sécurité. C'est quelqu'un qui a poignardé un de ses collègues. On l'a gardé et après, c'est moi qui devais passer la nuit. On est resté jusqu'à 21 heures, il était là, agrippé devant les grilles. Je me suis retourné comme ça en face de lui et je lui ai dit : monsieur Ndiaye, est-ce que réellement vous avez pensé l'acte que vous avez commis ? Est-ce que réellement vous avez imaginé là où vous devez aller et pour combien de temps ? Est-ce que vous avez imaginé votre famille que vous allez mettre dans les difficultés dès votre incarcération ? Est-ce que l'acte-là vaut le coup ? Est-ce que la parole dont on vous a offensé vaut le coup ?

H : Et qu'est-ce qu'il a dit ?

OFN : Il est resté bouche bée, il me regarde.

- Réfléchissez d'abord ! Je m'en vais et puis, je reviens. Après on va se parler.

Je suis allé à côté et comme vous le faites (à la formation), je lui ai donné le temps de réfléchir. Après deux ou trois minutes, c'est lui qui m'appelle.

- Monsieur Ndao, vraiment, vraiment, je regrette. J'ai agi sans réfléchir.
- Si vous aviez réfléchi, vous n'auriez pas agi ainsi !

H : Est-ce que c'est plus agréable de faire votre métier comme ça ?

OFN : Ah, oui, oui.

H : Et vous n'avez pas de collègues qui vous disent que vous êtes faible, que vous ne tapez plus, que ça ne va pas ?

OFN : Ils ne me disent pas ça, mais ils me disent : vous, vous avez changé, vous réglez les problèmes autrement. La manière dont vous les réglez c'est différent, ce n'est pas tellement « décisif ». En tout cas c'est quelque chose que j'ai appris et je sais que c'est la bonne voie.

H : Je vous remercie beaucoup pour ce témoignage. Et bonne chance pour la suite.

Fait à Dakar le 10 janvier 2014.